

COMMENTAIRE ET ANALYSE

13 NOUVELLES EN FEU D'ARTIFICE

Michel Lagarde ¹, après avoir publié deux recueils de poésies sur les fleurs (« *Fleurs affables et fables à fleurs* ») et les arbres (« *Charmilles* »), et un recueil de contes (« *Contes des forêts* »), publie ce recueil de Nouvelles, qui quoique poétique est fortement charpenté ².

Selon l'image en couverture du livre sera d'abord présenté l'escalier des treize nouvelles, avant qu'une analyse transversale en soit conduite.

L'escalier des treize nouvelles

La première nouvelle « *Le dragon de la gare* » s'ancre dans la réalité d'une gare (celle de BousSENS en Hte Garonne) et des Pyrénées. Mais c'est une gare où il peut se passer des choses extraordinaires. Et la métamorphose commence avec la description du bâtiment dont la façade invite au plongeon dans un lagon. Puis c'est de suite le souterrain, le passage pour aller vers l'autre quai, où La rencontre se fera. Là commence la véritable aventure, qui conduira aux dragons des Pyrénées nés inexplicablement orphelins dans les lacs étoilés d'altitude, et dont la quête d'amour s'achèvera dans la galaxie.

La seconde nouvelle « *Le voleur de chameaux* », nous conduit directement au Pays de l'Arabie des mirages. Nous voyons un sympathique voleur, Ali, qui de par son métier, cherche à voler un chameau, et qui le poursuit dans le désert. Ce désert est proluxe aux sagesses et aux moqueries en tous genres. Le pauvre Ali est conduit par l'acacia, puis l'oued, et enfin le Djinn aux portes du Mirage. Là il découvre le but de sa quête, un merveilleux chameau blanc. Mais son intelligence ne lui permet pas de comprendre le piège dans lequel il va tomber, et qui le conduira à s'évaporer comme rosée au soleil. Sa vie était-elle un mirage ?

La troisième nouvelle « *L'homme qui cherchait le lac* » est basé sur des faits réels vécus par l'auteur. Le cadre en est le Couserans, où par une chaude journée d'été se présente un singulier homme-insecte à la recherche d'un lac. Cette rencontre, décrite avec une certaine gouaille humoristique, génère un lien de sympathie entre ce pêcheur en détresse (car il n'y a pas de lac) et l'auteur. Et les voilà partis en quête d'un lac, à travers un paysage décrit et peuplé à la façon du cinéaste japonais Akira Kurosawa, où les rencontres paradoxales succéderont dans une ambiance éminemment poétique, jusqu'à un sympathique garde barrière à moustache jaune qui fait passer depuis 25 ans des trains fantômes, et qui lustre la voie, car « entretenir, c'est encore tenir » dans un monde où tout passe comme les vies fantômes. Quant à notre pêcheur, il finira par trouver son lac sous une forme merveilleuse qui emprunte au papillon.

La quatrième nouvelle « *L'écorché* », plaira sans doute aux chirurgiens. Elle nous fait plonger dans la France du moyen-âge, aux temps obscurs de la naissance de la chirurgie, avec Ambroise Paré. C'est avec cette nouvelle que commence dans cette œuvre, la présence du Mal. L'histoire se déroule en une seule nuit, et nous conduit de la table de disséquation au gibet de Montfaucon où pendent les tristes fruits du pouvoir, consolés d'un bouquet d'immortelles blanches qui accueille les âmes errantes. Le style littéraire est incisif, étroit, cruel, profond ; il est le reflet du drame. Toute cette ombre n'est éclairée que par

¹ M.L. est juriste, enseignant, et forestier.

² Chez Atlantica-Séguier.

l'amour d'une femme et d'une rencontre émouvante au bord de la Seine, au-delà de la mort.

La cinquième nouvelle « *Charles et L'Irmensul* », continue l'immersion dans l'histoire, et nous conduit à l'empereur Charlemagne. Cette nouvelle est écrite sur la base d'une antique légende. Charles a vaincu les Saxons. Mais dans l'immense forêt germanique, le dieu vaincu (l'Irmensul) cherche à se venger. Il prend alors possession du corps d'une belle saxonne, et lui donne tous pouvoirs de séduction et de mort à travers un anneau d'or qu'elle porte au doigt. L'Empereur succombera. Lorsqu'elle mourra, mais que son corps sera conservé par un étrange sortilège, la malédiction de l'anneau conduira l'Empereur aux portes de la folie. Ce sortilège ne cessera que lorsque le bijou sera jeté sous l'eau glacée d'un lac, celui de la future Aix-la-Chapelle.

La sixième nouvelle « *O le Chant de la Pluie* », est une pause, comme si à l'approche du chiffre 7, il fallait s'arrêter. Ce n'est pas vraiment une nouvelle, mais une Adresse à la Pluie, une identification avec elle, sous l'égide de deux vers de Verlaine.

Avec la septième nouvelle commence le chant chrétien de l'œuvre. Nous retrouvons le désert, mais aux premiers temps de notre ère, ou des anachorètes célèbres essayaient par bien des moyens d'atteindre la Vérité. Ici est décrite la tentative de *Siméon le Stylite* qui resta la majeure partie de sa vie au sommet d'une colonne. Mais il ne sera jamais seul, et son dialogue métaphysique sera riche, que ce soit avec le fennec ou l'étoile palpitante qui tomba une nuit près de lui. Il fera notamment la rencontre du Mal dans un étonnant tableau d'inspiration Dalinienne, vif en couleurs et en lignes, et qui privilégie la poésie pure, au coin « d'une mer bordée par un soleil fuligineux couleur d'orange ». Toujours dans un monde onirique, mais qui commence par l'escalade d'une lourde chaîne, il accèdera enfin au visage de la Vérité. De là, il sera renvoyé pour vingt années de plus sur sa colonne, jusqu'à ce qu'il se disperse dans le sable du désert. Une voix achèvera ce récit ainsi : « la vérité est au plus profond de toi-même, comme le parfum dans la rose ».

La huitième nouvelle, qui précède le chiffre 9, et est aux portes de la « substantifique moelle » de l'ouvrage, baptisée « la Crypte », est de nouveau une pause, mais une pause lourde, conséquente. Cette nouvelle « *Les fleurs du Diable* » est composée à partir d'un court poème du poète allemand Heinrich Heine. L'auteur y aborde directement le problème du Mal, par une rencontre avec celui-ci. La scène est étrange ; elle se déroule à un carrefour au centre duquel se dresse une croix entourée d'une chaîne rouillée. La nuit tombe. Le vide, le néant, cèdera la place à la Présence. L'atmosphère est bleue, d'un bleu profond, de saisissants contrastes, ou chaleur intense et froid glacial se mélangent, au bord des herbes justement nommées folles. De l'étonnant dialogue avec le Diable, il se dégage une beauté esthétique du Mal, une absence de libre arbitre de celui-ci (sorte de « circonstances atténuantes », et une affirmation que le monde d'ici-bas lui appartient (prégnance de l'affirmation Cathare).

Avec le chiffre 9 s'ouvrent les portes de la Crypte, qui va se composer de quatre nouvelles présentées par l'auteur comme essentielles. C'est ici que l'escalier se raidit, c'est ici qu'en peu de place, la quintessence est dite.

La neuvième nouvelle « *La colline magique* », est d'inspiration chinoise et drolatique. Elle se déroule en Chine, et conduit un jeune paysan d'esprit immature, à faire la rencontre d'un moine bleu au bord d'une rizière. Mais les mots ne conduisent à rien, et seule l'expérience compte. Alors notre paysan Xu-Phong, plein d'enthousiasme et de bonne volonté, gravit sa vie, bénéficiant des bienfaits matériels desquels il est avide. Dans sa montagne, il fait une autre rencontre, celle du Singe, qui descend de l'arbre des Dieux. Xu-Fong, inchangé, essaye de grimper plus haut. Mais c'est en vain. Et devant la moquerie du Singe, il préfère continuer sa route. C'est là qu'il s'aperçoit que la pente descend. Cette pente est si abrupte qu'il court de plus en plus vite. A la vérité il descend la pente de sa vie dix fois plus vite qu'il ne l'avait gravie, pour disparaître sous des mousses, tandis que le printemps couvre un cerisier d'une dentelle rose.

La dixième nouvelle « *L'érable gris du carrefour* » est l'inverse de la précédente. Elle affirme

la vérité, la puissance vitale, la beauté, de l'art poétique et du poète et sa radicale différence. C'est à nouveau un carrefour qui scelle une rencontre entre un « vieil érable fou qui court après les nuages », et un homme, Josué, en quête, qui s'étonne de la philosophie du vieil arbre. Lui est comme un enfant, qui passe son temps à s'amuser avec les nuages et la pluie, et qui ne souffre pas, car dit-il, l'ailleurs est souffrance. Tout le malheur de l'homme vient de ses pieds ! Ah, s'il avait des racines ! Et même au prix d'un dialogue serré, Josué ne parvient pas à faire changer d'avis le vieil arbre, toujours heureux. C'est celui-ci qui lui fait percevoir sa nature, et le renvoi au peintre aux cheveux couleur d'orange qui est passé ici en quête de la beauté. Irréductibles conceptions du monde, qui découlerait de la nature physique des corps : pieds ou racines. C'est l'alternative entre le Jeu et la Beauté. Quant au poète, il est tout autant Josué que l'Erable, il aime la beauté du Jeu, et joue de joie avec la beauté.

Le chiffre 11 amorce une ultime radicalité. Avec lui commencent les deux dernières nouvelles qui concentrent le sens de l'existence et surtout de son achèvement. La onzième nouvelle, « *Le sentier de thé* », est d'inspiration japonaise. Elle est extrêmement fleurie. Peu de traces d'amour ici, sinon celle du Beau. L'histoire commence par une mort, et s'achève par une autre, volontaire à la façon de l'écrivain japonais Mishima. Des Jacinthes bleues confèrent : « *mais nous sommes déjà fanées que notre parfum flotte encore ... dernière preuve de notre existence ... quelle élégance* » ! La Poésie elle-même n'échappe pas : « *L'issue de toute poésie est ... froide et triste* ». Mais même si « *l'homme a le destin de l'étincelle* » (Aragon), la connaissance profonde de la finitude des fleurs est source de sereine résignation. Là est une Voie.

La douzième nouvelle « *Elsa* » est sans doute unique par son sujet dans la littérature française. C'est l'Odyssée non d'un pays, non d'une montagne, non d'un arbre, mais d'une simple feuille, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est le contrepied de la précédente. Il n'y a ici aucune tristesse, aucun regret, mais une perpétuelle joie depuis la venue au monde. A la vérité, il n'y a pas d'origine. Pour la feuille, du nom d'Elsa, il n'y avait dans son souvenir d'avant, que de la chaleur. C'est avec des yeux et des sentiments d'enfant qu'Elsa vit sa vie. Elle découvre sa première nuit, et les étoiles lui semblent des amies ; le matin, elle découvre un peintre fabuleux, qui allume partout des couleurs, et qui lui aussi est chaud. Elle sent la danse des millions de ses compagnes sur l'arbre, elle joue avec le vent. Elle mène ainsi une longue vie, toujours heureuse, et fait la rencontre de l'écureuil, « roux, fou et doux ». Un jour, les feuilles de l'arbre se parent de mille couleurs, comme pour le mariage. Et Elsa voit ses compagnes qui s'envolent l'une après l'autre, pour aller naviguer sur la rivière, vers de merveilleux paysages. Et quand la nuit s'allume, au moment de s'engloutir dans les flots noirs de la rivière, Elsa s'envole au ciel, où s'allume une nouvelle petite étoile jaune.

Ainsi s'achève ce long escalier des « Treize nouvelles », vers cette conclusion résolument merveilleuse.

Mais la symbolique et l'harmonie ne seraient pas complètes sans une treizième nouvelle.

Le chiffre 13 est donc réservé à une clef de voûte en plein ciel « *Le fils de l'Homme* ». C'est un retour au message chrétien, « humble visitation de la crucifixion », transfiguration par l'art poétique d'un tableau de Salvator Dali. C'est là aussi un message d'amour, par delà la mort, et l'ouvrage se termine par une bénédiction par delà la Terre.

Analyse : sur la voie de l'art d'être

Il convient de remarquer dans l'œuvre quatre points : - l'architecture des chiffres ; - l'art poétique ; - la conception du monde ; - la joie.

LE POIDS DES CHIFFRES DANS UNE ARCHITECTURE

LE CHIFFRE 13

Un chiffre qui s'impose

Le chiffre 13 n'a pas été choisi. Il s'est imposé dans la genèse de l'œuvre. L'auteur a vécu puissamment l'indifférence du chiffre 12, et la fascination du chiffre 13.

Il ne peut en dire plus. La création échappe en partie à son auteur. Il souscrit pleinement à ce passage de la poétesse Marie Noël :

*« Dites-moi... Mes chansons de toutes les couleurs,
Où mon esprit qui muse au vent les a-t-il prises ?
Le chant leur vient – d'où donc ? - comme le rose aux fleurs,
Comme le vert à l'herbe et le rouge aux cerises.
Je ne sais pas de quels oiseaux, en quel pays
De buissons creux et pleins de songe elles sont nées...
Elles m'ont rencontrée et moi je m'ébahis
D'entendre battre en moi leurs ailes étonnées. »³*

Un chiffre a forte charge

Le chiffre 13 porte une forte charge symbolique depuis l'aube des temps. Cette charge est plutôt négative. Ainsi, dans le monde chrétien, le repas de la Cène qui précéda la mort du Christ comptait treize personnes, et Théophile Gautier faisait toujours chercher le fils du restaurateur pour s'asseoir à une table où il y avait déjà treize personnes.

Le chiffre 12 est au contraire la plénitude, l'accomplissement d'un cycle.

Mais la 13^{ème} nouvelle est ici la crucifixion qui se termine par une bénédiction urbi et orbi. Ainsi est conjurée la malédiction.

Dans un autre monde, celui des Aztèques, le 13 était aussi celui de l'achèvement du cycle.

UNE ARCHITECTURE EN CHIFFRES

« *Et pour écrire, préfère l'impair* ». Ce conseil de Verlaine est ici appliqué symboliquement par les nombres, gradués de 1 à 13, et établissant une ascension, comme s'il s'agissait de bâtir un édifice.

Ce symbolisme s'incarne dans l'image de couverture, peinte par l'auteur. On y voit un escalier qui monte et disparaît dans le lointain. L'escalier est composé de marches. Chaque nouvelle est une marche. L'escalier s'élève. Les nouvelles, l'une après l'autre progressent dans l'ordre des idées.

1 à 5. Le *déambulatoire* : de 1 à 5, s'étale le début de la quête, par des nouvelles qui au travers de paysages et personnages poétiques, affichent les premières valeurs :

1. Force de l'amour, par les dragons et les lacs de haute montagne.
2. Dérision de l'avidité, dans les déserts, les djinns et les mirages.
3. Valeur de l'acte gratuit et poétique par une promenade à la Kurosawa, par une belle journée d'été à la recherche d'un lac
4. La force de l'amour du bien face au mal, à travers la résurrection d'un écorché pendant une nuit du moyen-âge.
5. La force du mal face à l'amour, à travers une vieille légende carolingienne.

La sixième nouvelle est une halte, un palier, à travers le thème récurrent de la pluie.

³ « Les chansons que je fais », Poésies.

7. Le cœur est constitué de deux nouvelles :

7. L'amour de Dieu, à travers l'ancienne chronique de Siméon le Stylite.
8. L'amour du Diable, par une rencontre nocturne à un carrefour.

9. On arrive ainsi à la Crypte, qui contient donc les vérités ultimes

9. La bêtise et l'inconscience humaine vis-à-vis du temps, par un thème chinois ancien, celui de la colline.
10. L'affirmation de l'individualité poétique et du jeu, par un vieil érable qui joue avec les nuages et qui n'a pas de pieds.

11. Toujours dans *la Crypte*, un tournant radical est pris avec les deux dernières nouvelles :

11. La sérénité face à la mort de la fleur, par un récit d'inspiration japonaise.
12. La transfiguration de la mort de la fleur, et le triomphe de la Beauté, par la vie d'une feuille, Elsa.

13. Enfin, la 13^{ème} nouvelle, en *abside*, est aussi comme un toit, qui abrite tout l'édifice, l'amour divin, et la bénédiction universelle.

L'ART POÉTIQUE

L'auteur affirme que cette œuvre est avant tout poétique, bien qu'étant aussi philosophique, et rédigée sous forme apparente de nouvelles littéraires.

L'art

La poésie est d'abord dans l'imaginaire perpétuel de l'écriture, dans le jaillissement de la création comme un feu d'artifice. Ce courant s'épanche tout au long de l'ouvrage.

La poésie est aussi dans les lignes et les couleurs à la manière d'un peintre des mots. La couleur est joie, réjouissance, gaieté, merveille pour l'œil.

« A perte de vue, ce n'était qu'une surface sombre et lisse. Le ciel s'était abaissé, comme s'il voulait embrasser la mer. Il était gris. Un soleil d'un orange fuligineux brûlait dans un coin. Seule l'extrémité de la colonne blanche émergeait ... C'est alors qu'une barque apparut toute proche. Elle était blanche comme une marguerite, et à son bord, se tenait un jeune homme aux cheveux multicolores drapé dans une toge vermillon dont les pans flottaient » (Siméon le Stylite).

Au total, l'art poétique s'inscrit ici dans la quête du beau, de l'esthétique. C'est la beauté du Bien qui est fondamentale ici. Mais la beauté du Mal est aussi sondée : *« Son visage frais comme un drapeau au vent, a la soie des nuages et l'air semble s'y caresser comme sur le glacier glisse la nuée lasse. » (Les fleurs du Diable).*

La Nature

La nature est omniprésente. On ne trouvera dans ces nouvelles ni béton, ni électronique, ni informatique, ni prégnance des biens matériels. Par contre, les fleurs, l'arbre, les eaux, la montagne, le désert, sont fortement présents.

Cela traduit l'ontogénèse de l'auteur, mais aussi l'influence de l'art nouveau floral de l'Ecole de Nancy.

« La haie d'épines noires semée de fusains clairs courait tout au long de la route. La lumière glissait à travers ses branches entremêlées faisant luire les feuilles comme des écailles, pour ruisseler en contrebas dans le fossé aux algues pâles. C'était ainsi un long vitrail que la Nature avait dressé pour faire un fond de toile aux deux chevaliers du lac en quête. » (« L'homme qui cherchait un lac »).

LA CONCEPTION DU MONDE

Le balancement, et l'explosion

Le feu est balancement perpétuel, naissance et renaissance, ombre et lumière. La pensée de ces nouvelles fait de même ; elle explore des paysages, des formes et des couleurs, des conceptions, comme une petite lumière qui chasse l'ombre et vacille en tous sens avant d'éclairer.

Ce balancement, cette diversité se traduit par des images et des lieux récurrents. Ainsi, un thème fréquent est d'ailleurs le carrefour, lieu des aventures et des rencontres. Le papillon est le symbole de l'envol, de fleurs en fleurs, et l'image de couverture porte aussi des vols de papillons.

Ce balancement est-il volontaire ? On découvrira bien souvent dans le texte, l'aléatoire de la création, le hasard des mots qui génèrent d'eux-mêmes la phrase, volonté ou non de l'auteur.

Le sens

La quête du sens est immanente à l'Homme. Cette œuvre n'y échappe pas. En témoigne toute l'architecture du livre dont on a parlé plus haut.

L'image de couverture met en scène un enfant (une fille) devant la Porte du Merveilleux, ouverte à l'imaginaire. L'enfant symbolise tout individu qui s'interroge ou est interrogé. Il faut ici citer l'écrivain américain Tennessee Williams : "*Nous sommes tous des enfants, dans une immense école maternelle, où nous essayons d'épeler le nom de Dieu avec des cubes marqués d'un alphabet qui ne convient pas.*"

L'enfant est conduit par deux anges, de part et d'autre. L'auteur appartient au monde chrétien, même si plusieurs nouvelles sont liées à l'Orient et l'Extrême-Orient. L'inspiration chrétienne chemine dans plusieurs nouvelles, se traduit dans l'intitulé des divisions de l'œuvre (la crypte, l'abside) et s'achève dans la dernière nouvelle, métamorphose poétique de la crucifixion.

La présence des anges préfigure la révélation. C'est une donnée qui s'impose dans l'image. Dans les nouvelles, même si la dernière nouvelle (justement mise en abside) est une visitation poétique de la crucifixion, l'auteur, éminent respectueux de la pensée d'autrui, ne peut imposer de vérité. Il est simplement conduit (comme l'enfant) aux deux voies de la crypte. Celle de la conscience intime et sereine de la finitude humaine qui s'achève par la mort choisie (le sentier de thé)⁴ ; celle de la mort naturelle et de la transfiguration (Elsa) ; dans les deux cas, l'affirmation de la perception de la Beauté du Monde est forte, et même raison absolue d'être.

LA JOIE

Le feu

Le feu est chargé de symboles. Pour l'auteur, ce n'est pas la première image qui est venue, qui était celle de la croix. Mais par la suite, le feu s'est imposé, sous l'influence d'une citation d'Aragon qui figure en début de livre.

Le feu a été depuis l'aube des temps le bienfaiteur de l'humanité, apportant lumière et chaleur. C'est aussi dans ce sens que l'auteur l'a retenu.

De plus, il est mouvement, danse, changement perpétuel. Il est à l'image de la création.

Enfin l'auteur, très marqué par l'art nouveau floral de l'École de Nancy, particulièrement par l'art et les écrits d'Emile Gallé, reprend le feu dans ses lignes et dans ses courbes, à l'image

⁴ Ces passages sont fortement influencés par l'écrivain japonais Mishima.

de cet art.

L'humour

L'humour qui est ici présent n'est jamais noir. C'est un humour résolument positif. Il provoque à la joie, à la gaité.

Par ailleurs, il s'exerce sur autrui, mais aussi sur soi. A ce titre, il marque toujours une distance vis-à-vis du moi, de l'égo, et s'accompagne d'une sorte de moquerie, de dérision. L'auteur souscrit ici à tout un ensemble de pensées, dont celle d'Alfred de Vigny : « *A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse, Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.* »⁵

La gaité

L'optimisme règne dans cette œuvre. Il y a de l'esprit de l'enfance. Un aperçu édifiant en est donné dans « *L'homme qui cherchait un lac* ». Il n'est pas jusqu'à la rencontre avec le Diable qui est teintée d'une certaine joie. Enfin, dans « *la Crypte* » où sont condensés les vérités essentielles, même « *Le sentier de Thé* » qui est la voie du suicide japonais à la Mishima, se teinte, à la fin extrême, de sérénité.

La treizième nouvelle, clef de voûte, inspirée de la crucifixion, et d'un tableau de Salvador Dali, termine l'œuvre par une bénédiction et donc par la paix heureuse de vivre et mourir.

⁵ La mort du Loup.